

N°2
Février
2003

bimestriel gratuit diffusé
sur Internet
www.acer-mjo.org

Le Chameau et le Chas

Journal de la Jeunesse Orthodoxe



ACER-MJO

Edito

Chers amis, voici le numéro 2 de votre journal. Vous avez fait au premier numéro un accueil vraiment chaleureux, et nous avons même intégré dans notre petite équipe de nouvelles recrues ! Vous trouverez au fil de ces pages une grande variété : initiation à la théologie, une réflexion sur la sémantique de Georges Bush Jr. (seulement sur la sémantique ?...), un récit de voyage au Cameroun, sans oublier le feuilleton littéraire, et d'autres choses encore.

Dans ses souvenirs de Cyrille Eltchaninoff que Michel Sollogoub (vice-président de l'ACER-MJO) nous présente, est mentionné le journal " Klioutch " et le temps passé à sa mise en page, son illustration, sa distribution et sa vente dans les paroisses. Que d'efforts lorsque nous pouvons aujourd'hui contribuer tranquillement de chez nous à notre modeste feuille de chou ! On peut regretter le romantisme de l'i-

mage des jeunes filles et des garçons partant le matin vendre leur journal à la sortie de telle ou telle paroisse, mais on peut surtout remarquer le nombre croissant de personnes qu'on peut atteindre en un clic ! Qui n'a pas été frappé par la vitesse à laquelle se propagent par les messageries les blagues stupides sur les blondes ou les photos truquées à l'humour douteux ? Avons-nous déjà pensé à la quantité de notre précieux temps que nous consacrons à lire des choses vaines sur l'Internet, nous qui l'utilisons régulièrement ? Pourquoi ne

pas utiliser les moyens de communications d'aujourd'hui pour diffuser la Bonne Nouvelle (sens littéral d' "Evangile" en grec) ? Il y a là un potentiel à exploiter, et ce journal en est une humble tentative.

Lucile Chveder et Basile Arkhipoff



Sommaire

Edito, Lucile Chveder et Basile Arkhipoff	1
M. Bush a (presque) raison, article, Basile Arkhipoff	2
Le petit guide du CAP de théologie: Le Saint Esprit, fiche pratique, Daniel Lossky	3
Une paroisse orthodoxe dans l'Extrême Nord camerounais, témoignage, Lucile Chveder	5
Le Grand Carême et sa préparation : Pourquoi, Comment?, Raphaël Rehbindler	7
Etty Hillesum, une vie bouleversée, Lululalu, Lucile Chveder	8
Annonces	9
Monseigneur Serge et Monseigneur Jérémie, article, Lydia Obolensky-d'Aloisio	10
St Syméon le nouveau théologien, un modèle de foi ardente, Olga Lossky	12
Sur Cyrille Eltchaninoff: Souvenir d'enfances et d'adolescence, Michel Sollogoub	14
Mosaïque de l'aigle au serpent, Feuilleton, Olga Lossky	17
e-courrier des lecteurs	25

ACER-MJO, Mouvement de Jeunesse Orthodoxe, 91 rue Olivier de Serres, 75015 Paris.
Tel : 01-42-50-53-66 entre 15h00 et 19h00. secretariat@acer-mjo.org. Pour être informé sur nos activités consultez notre site web www.acer-mjo.org mis à jour tous les 15 jours. Copie et diffusion des articles autorisée en mentionnant la source. N'hésitez pas à imprimer et diffuser ce journal dans vos paroisses.

M. Bush a (presque) raison

29 janvier 2002. Discours devant le congrès américain. Georges Bush, terminant la guerre d'Afghanistan, s'adresse solennellement à une Amérique qui se relève à peine des tragiques événements du 11 septembre. Il utilise pour la première fois la désormais célèbre expression : " axis of evil " ou " axe du mal " en français. Son discours² se termine par le traditionnel " May God Bless " ³.

Les choses sont donc claires. Il y a les bons d'un côté, bénis par Dieu, et les mauvais de l'autre, assimilés au démon. On peut noter d'ailleurs que le discours des fondamentalistes musulmans est dans le même registre, sauf que le grand Satan est de l'autre côté.

Après avoir défini son axe du mal, M. Bush a décidé de s'y attaquer. Et M. Bush a raison : il faut lutter contre le Mal, c'est une lutte terrible, sans répit. Oui M. Bush a raison.

A un détail près : la ligne entre le Bien et le Mal ne peut pas être dessinée sur un globe terrestre, ni ne partage la communauté humaine en deux camps.

Le Mal existe, nous avons tous malheureusement trop d'occasions de le voir tous les jours. Et le Christ nous a montré que le Mal peut être vaincu. Mais M. Bush se trompe de méthode en lançant une "croisade" militaire.

Eliminer les mauvais n'enlèvera pas le Mal qui est en nous, au contraire !

Revenu de camp de concentration et malgré ce qu'il y a vécu, Alexandre Soljenitsyne se garde bien de donner une vision simpliste du problème. Dans " l'archipel du goulag " ⁴ il écrit que chacun de nous oscille sans cesse entre le Bien et le Mal, " la ligne se déplace à l'intérieur du cœur " de chacun.

Le développement de notre vie spirituelle, notre prière sont des moyens beaucoup plus efficaces pour lutter contre le Mal et ils nous amèneront naturellement à faire et à répandre le Bien.

Par exemple le moine, dans l'idéal, à l'opposé de l'esprit des croisades, " ayant découvert qu'il n'est pas meilleur que les autres, décide de faire mourir le mal qui se trouve en lui, en s'efforçant de mourir aux désirs égoïstes du monde " ⁵. Mais nous sommes tous appelés à cette lutte. Le front de la bataille contre le démon passe autant par le calme d'une cellule sur le Mont Athos que par la cohue du métro parisien. Toute victoire à un endroit du front est une victoire de plus contre le Mal et l'affaiblit. La véritable guerre que les disciples du Christ sont appelés à mener est bien là, "ce n'est pas contre des adversaires de chair et de sang que nous avons à lutter, mais contre les Principautés, les Puissances, les Princes de ce monde ténébreux, les forces spirituelles du Mal " ⁶. Chacun de nous, à l'instar des moines, peut continuellement garder à l'esprit qu'il n'est pas meilleur qu'un autre. Il faut utiliser tous les moyens possibles pour lutter contre notre égoïsme, notre indifférence, notre vanité.

En conclusion, oui M. Bush a raison, il faut lutter contre le Mal. Mais il faut commencer par nous-même. Et c'est beaucoup plus difficile.



Basile Arkhipoff

¹ :Le président américain désigne par cette appellation un axe imaginaire constitué par l'Irak, l'Iran et la Corée du Nord. Trois pays qu'il accuse de vouloir se procurer des armes de destruction massive ainsi que d'abriter et de protéger des organisations terroristes hostiles au monde occidental et aux Etats-Unis.

² :Texte intégral en anglais: <http://www.whitehouse.gov/news/releases/2002/01/20020129-11.html>

³ : " Que Dieu nous bénisse. "

⁴ :Ce livre, rédigé dans la clandestinité, décrit l'univers concentrationnaire soviétique à partir des témoignages de plus de 200 détenus. Il a été publié pour la première fois au monde en 1974 par YMCA-Press, la maison d'édition de l'ACER.

⁵ :Père Cyrille (Argenti), N'aie pas peur, p285

⁶ :Ep 6,12

Le petit guide du CAP de théologie: Le Saint Esprit

L'Apprenti : Chef, j'ai bien suivi vos conseils de la dernière fois ; je suis allé à la Liturgie et, il faut que je vous dise, la communion était chaude ! Je suis sûr que les autres ne se sont aperçus de rien : vous voyez comme je suis déjà vachement saint !

Le Maître : Commence par apprendre l'humilité et tu verras combien les autres sont meilleurs que toi ! Ce que tu ne sais pas, c'est que juste avant la Communion le prêtre ajoute de l'eau chaude dans le calice ; en grec cette eau chaude s'appelle zéon, (cela veut dire bouillant) et arrête de rire : ça n'a rien de drôle !

L'Apprenti *reprenant ses esprits* : Mais c'est de la mise en scène ! On veut impressionner les gens en faisant plus réaliste. Sinon, ça sert à quoi ce... zélonne ?

Le Maître : Zéon ! Et on ne l'ajoute pas pour tromper les foules. Mais, dans la Bible, l'eau ou le feu sont souvent symboles de la présence du Saint Esprit¹ et le zéon, qui unit l'eau et le feu, est lui aussi la manifestation de la présence du Saint Esprit, d'ailleurs il est versé dans le Calice avec ces paroles : " chaleur de la foi, pleine du Saint Esprit ".

L'Apprenti : Mais l'Esprit Saint est déjà descendu sur les Saints Dons quand on ajoute ce ..., cette eau chaude ?

*En communiant aux saints
Corps et Sang, nous renouvelons
la descente sur nous de l'Esprit*

Le Maître : Oui, bien sûr seulement les Saintes Espèces sont le corps du Christ dans sa dimension totale, à savoir qu'Il inclut aussi les fidèles du Christ². Le zéon manifeste donc la présence bouillonnante de l'Esprit dans l'Église ; en communiant aux saints Corps et Sang, nous renouvelons ainsi la descente sur nous de l'Esprit (on chante d'ailleurs juste après : nous avons reçu l'Esprit Céleste).

L'Apprenti : Alors ça veut dire que c'est par le Christ que l'on reçoit l'Esprit ?

Le Maître : Tout à fait, car **l'Esprit collabore avec le Christ pour sauver l'humanité : le Christ révèle l'Esprit et l'Esprit nous pousse vers le Christ**³. Cela va même plus loin car ce n'est que dans l'Esprit que l'on peut confesser Jésus comme Dieu.⁴

L'Apprenti : Mais, d'après ce que vous aviez dit la dernière fois, je croyais que c'était le Christ Qui agissait pour déifier l'homme ; le Saint Esprit agit aussi ? Pourtant Il ne s'est pas incarné !

Le Maître : Non bien sûr l'Esprit ne s'est pas incarné ; mais par son œuvre de Salut le Christ prépare le terrain pour la Venue de l'Esprit Qui vient pour nous aider à nous rapprocher de Dieu⁵ : ainsi, le Christ permet que l'Esprit vienne dans la création et " illumine tout homme qui vient en ce monde " (Jean 9, 1). **Avant la Passion du Christ, en effet, la présence du Saint Esprit n'était réservée qu'à certains épisodes de l'histoire du peuple élu** - c'est Lui Qui a parlé par les Prophètes et Qui a agit durant la vie du Christ, lors de l'Annonciation par exemple⁶ - mais c'est au moment où le Christ meurt sur la Croix qu'Il laisse la place à l'Esprit.⁷ Ce qui est ensuite confirmé par la descente du Saint Esprit sur les Apôtres au moment de la Pentecôte.⁸

L'Apprenti : Mais je ne comprends pas bien, si l'Esprit a parlé par les Prophètes et qu'Il a agit plusieurs fois dans la Bible, qu'est ce que la Venue du Christ change à Sa présence dans le monde ?

Le Maître : **La différence, c'est qu'au moment de la Pentecôte, le Saint Esprit vient personnellement sur terre, alors qu'auparavant Il n'était présent que dans son action, commune avec toute la Trinité.** Désormais, donc, l'Esprit est personnellement présent dans le monde qui est devenu apte à Le recevoir grâce à l'œuvre de Salut du Christ. La Personne de l'Esprit nous introduit alors au mystère du Salut ; l'Esprit est " Celui Qui emplit tout en tout " et l'Église est la Plénitude de l'Esprit (Épître aux Éphésiens 1, 22). Depuis la Pentecôte, il existe donc un espace, plus parfait que le monde, où l'Esprit agit en Personne et cet espace c'est l'Église-Corps du Christ. C'est pourquoi Saint Irénée, un grand théologien, évêque de Lyon au IIème siècle, écrit : " où est l'Église, là est l'Esprit et où est l'Esprit, là est l'Église⁹ ".

L'Apprenti : Ça veut dire quoi un espace plus parfait que le monde ?

Le Maître : Cela signifie que l'Église est une sphère dans laquelle le Royaume de Dieu est déjà établi¹⁰ : l'Église, en effet, vit selon la réalité de Dieu, elle dépasse toute loi humaine et se place déjà dans la perspective de l'humanité déifiée, état qui ne sera pleinement réalisé qu'à la fin des temps

mais qui est anticipé dès maintenant par la grâce du Saint Esprit ; cela permet donc aux Chrétiens de vivre dès à présent de la Vie de Dieu.

Ce qui donne à l'Église la force de ne pas être détruite, ce qui donne aux Fidèles le courage pour ne pas désespérer, c'est justement la présence personnelle en elle du Christ et de l'Esprit Saint.

L'Apprenti, inquiet : Mais les hommes qui sont dans l'Église, ils ne sont pas toujours jolis à voir, la preuve même : **dans l'Église il y a toujours des schismes, des tensions, des malentendus, des scandales,... Ce n'est pas ça tout de même le Royaume des Cieux ?**

Le Maître : Non, pas du tout ! Mais l'expérience montre malheureusement que les hommes qui constituent l'Église ne sont pas saints tout de suite. Ainsi leurs faiblesses se font sentir jusque dans l'Église mais **ce qui donne à l'Église la force de ne pas être détruite, ce qui donne aux Fidèles le courage pour ne pas désespérer, c'est justement la présence personnelle en elle du Christ et de l'Esprit Saint.**

Et pour éviter le poids du péché sur l'Église, il faut d'abord commencer par corriger sa propre conduite, en aimant Dieu et aimant son prochain de tout son possible¹¹, sans regarder au reste. Car " tous nous reconnâtrons pour les disciples du Christ, à cet amour que nous aurons les uns pour les autres " (Cf. Jean 13, 35)

Daniel Lossky

¹ :Cf. notamment Genèse 1, 2 ; Juges 6, 36sq ; Jérémie 2, 13 ; Jean 7, 37sq pour l'eau et Exode 19,18 ; Isaïe 66, 15 ; Isaïe 64, 1 ; Actes des Apôtres 2, 3sq pour le feu; mais il y en a des tas d'autres !

² : Cf. en particulier Épîtres aux Galates 3, 27 et 1ère aux Corinthiens 12, 12

³ :Cf. Jean 16, 14 et 15, 26

⁴ :Cf. Épître aux Romains 8, 9 et 1ère Épître de Jean. 4, 2

⁵ :Cf. Jean. 14, 26 et 16, 13

⁶ :Cf. Luc 1, 35

⁷ :Cf. Jean 19, 29

⁸ :Cf. Actes des Apôtres 2, 1-13

⁹ :Saint Irénée de Lyon, Contre les hérésies, livre III ch.24, §1

¹⁰ :Cf. Matthieu 16, 28 ; Marc 9, 1 ; Luc 9, 27 ; 17, 21

¹¹ :Cf. Matthieu 22, 37sq ; Marc 12, 29sq ; Luc 10, 27 ; Jean 14, 15 et 15, 12 1ère Épître de Jean 2, 10 ; 2ème Épître de Jean v. 5 etc.

Des tam-tams à la communion : Une paroisse orthodoxe dans l'Extrême Nord camerounais

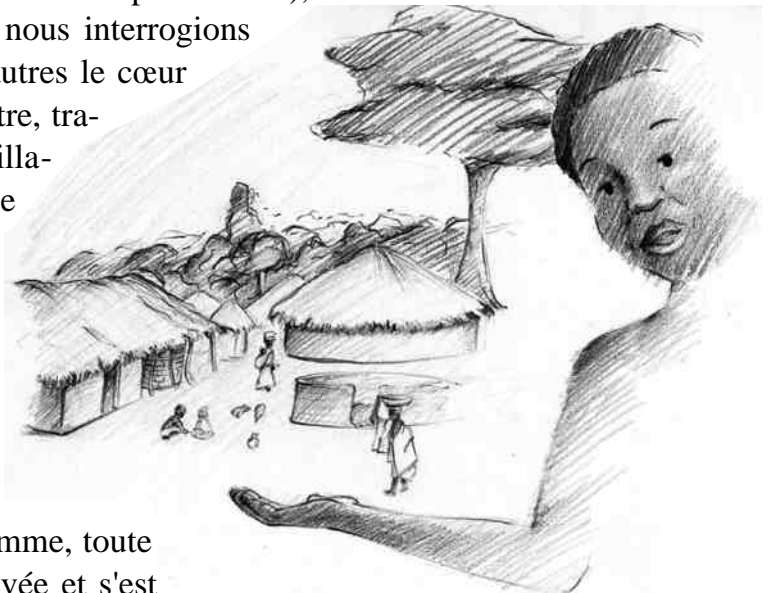
La Russie, ses clochers et son peuple fervent, la Grèce et le faste solennel du chant byzantin, icônes, cierges, encens... Voilà quelques images d'Épinal de l'orthodoxie. Et ne le nions pas, tout cela est aussi notre cadre familial, nos repères, bien ancrés au Nord d'une ligne qui passe juste sous le bassin méditerranéen. Qui sait qu'il existe, au cœur de l'Afrique Noire, dans la savane, dans des régions sahéliennes reculées, une communauté orthodoxe de plusieurs milliers de fidèles ? Jusqu'à janvier dernier, je ne le soupçonnais pas, et quand bien même j'en avais une vague idée, voir de mes propres yeux une église blanche dressée dans les hautes herbes au milieu des baobabs a été un choc violent...

Nous étions cinq européens à poursuivre notre route dans le Nord, après la rencontre Syndesmos avec les jeunes à Yaoundé (27 déc. 2002 - 3 janv. 2003)¹. Notre guide fut durant ces quelques jours le père Dosithée, un breton qui, après être devenu moine et avoir passé douze années au Mont Athos, a choisi d'être missionnaire. Il allait fêter, à notre arrivée, ses deux ans de vie à Katrang, village situé à la limite de la frontière avec le Tchad à l'Est du Cameroun, dans la région de Doukoula. Nous avons été impressionnés par le travail qu'il a accompli en si peu de temps, et par l'intelligence avec laquelle il a mené ses actions missionnaires. L'Afrique a une culture puissante, c'est peu de le dire. Les africains, nous expliquaient les camerounais eux-mêmes, ont tous la foi en quelque chose, en Dieu, en des dieux, en des forces magiques, en des éléments naturels déifiés. Il n'y avait qu'à aiguiller cet élan spontané vers la Bonne Nouvelle. Et il était bien évidemment impensable de vouloir pour cela plaquer les cadres culturels avec lesquels l'orthodoxie se transporte habituellement hors de ses pays " de souche " : des offices sans bouger, des chants policés à la façon européenne, une langue de célébration incompréhensible. Le vrai défi de la mission réside justement dans la meilleure utilisation possible des formes culturelles déjà présentes pour diffuser la Parole. Or nous avons assisté à des liturgies, des vigiles, et même un mariage en pleine savane où nous avons pu voir les débuts, certes, mais prometteurs, d'une véritable orthodoxie africaine.

Notre premier réflexe, avouons-le, fut à mi-chemin entre la perplexité et la gêne : pourquoi, dans cette société camerounaise solidement ancrée dans ses traditions villageoises et ancestrales, stable, heureuse, venir tout bouleverser avec notre foi chrétienne ? A voir les fidèles statiques pendant une partie de la liturgie, célébrée en français (langue officielle du Cameroun, mais extrêmement peu parlée dans les zones de brousse et rurales, où un dialecte se pratique sur 3 ou 4 villages et n'est déjà plus compris un district plus loin...),

semblant ne pas comprendre, passifs, nous nous interrogeons vraiment et nous regardons les uns et les autres le cœur serré...

Et puis est arrivée la lecture de l'épître, traduit en dialecte local et lu par le doyen du village dans sa tenue de fête, puis celle de l'Évangile et du sermon traduit par le même doyen, et le peuple a commencé à être plus présent. Puis enfin, juste avant la communion, pendant ce temps où le prêtre prépare les Saints Dons, les enfants ont apporté un grand tam-tam fait dans un tronc d'arbre, et là l'émerveillement nous a saisis. Comme un seul homme, toute la rangée où se tenaient les femmes s'est levée et s'est



mise à ondoyer en rythme, le chantre a entonné un chant de sa voix au timbre nasal et vibrant à l'africaine, bientôt repris par toute l'église avec une puissance si soudaine que nous en avons eu le souffle coupé. Jamais je n'avais ressenti une telle joie pendant la célébration de la liturgie, hormis pendant la liturgie pascale, jamais je n'avais vu une foi exprimée avec autant de spontanéité, d'énergie, une foi vécue avec le corps autant que l'âme.

C'était donc cela, la rencontre de l'Afrique et de l'orthodoxie. Nous l'avons compris à ce moment-là. Non, la mission n'est pas du prosélytisme, du colonialisme, évidemment que non ! Oui, cela a un sens de vouloir partager ce qui porte nos vies avec ceux qui n'en ont pas encore entendu parler, et encore plus en terre africaine où le prochain, le frère, est roi, où le partage est la première loi sociale, où la Création est magnifiée dans les chants et les danses comme nulle part ailleurs. Le soir à Katrang, dans le village du père Dosithée où nous résidions, les enfants se réunissent au clair de lune devant l'église, et dansent en rond pendant des heures autour des tam-tams en chantant des cantiques à Dieu. J'imagine que cela sonne sans doute aussi comme une image d'Épinal d'Afrique des contes, et pourtant c'est vrai. Loin de tout, du téléphone, d'Internet, de la télévision, de toute électricité, dans un village de cases au milieu de la savane, sous le plus beau ciel étoilé que nous ayons jamais vu, des frères et sœurs camerounais orthodoxes qui ont entre 2 ans et demi (!) et 20 ans glorifient Dieu et chantent le nom de Jésus Christ tous ensemble. Et il ne s'agit pas d'une activité programmée, mûrement décidée, il s'agit simplement de l'expression d'une foi qui est au coeur de la vie, loin des débats intellectuels et conjoncturels. Une foi pure et neuve.

Pourtant, le père Dosithée nous l'expliquait, il y a beaucoup de travail à faire, car une foi, aussi pure soit-elle, doit aussi se nourrir, il lui faut du catéchisme élémentaire, une transmission de la base du dogme orthodoxe. Nous avons eu la chance de rencontrer un jour les paroissiens d'un village, sous le grand arbre qui leur fait office d'église, d'échanger avec eux avec nos modestes moyens (et un traducteur !), de leur demander quelle était la vie d'un orthodoxe au jour le jour. Les femmes nous ont expliqué que beaucoup de gens autour d'eux, catholiques et protestants (car la mission a aussi apporté l'Eglise divisée, malheureusement...) les regardaient comme une secte, se moquaient d'eux, et qu'ils ne savaient pas quoi leur répondre. Il nous est apparu que faute de prêtres suffisamment formés, de catéchètes, une grande partie ne vit pas consciemment le choix de l'orthodoxie et est plus orthodoxe par hasard qu'autre chose. Pour tous les camerounais que nous avons rencontrés, le fait que des jeunes se déplacent de si loin pour parler de la foi était extraordinaire, et signe justement, de la conscience d'un trésor à partager. Le père Dosithée, seul, fait déjà un travail de formation considérable, et la bande d'enfants qui gravite autour de lui en permanence en témoigne, qui prend en charge le déroulement des offices avec une dextérité étonnante (le chef de chœur a 13 ans à peine, et jongle parfaitement avec les Ménées et l'Octoèque !).

Le jeune archevêque qui vient d'être nommé au Cameroun par le Patriarcat d'Alexandrie, Monseigneur Dimitrios, était heureux de notre expédition, de notre intérêt pour la communauté orthodoxe locale, et nous aurait volontiers gardés avec lui pour l'assister dans la construction de l'Eglise camerounaise. Alors sachez que si vous avez quelques mois, une année, à consacrer à autre chose que les études, il y a sûrement une case pour vous dans un coin de savane...

Lucile Chveder

¹: L'album photo de cet événement se trouve à l'adresse: <http://www.syndesmos.org/gallery/album01>

Le Grand Carême et sa préparation : Pourquoi, comment?

La préparation au carême qui commence, cette année, le 15 février (calendrier "Nouveau style"), comporte 5 dimanches qui ont chacun un thème principal, on pourrait parler de 5 échelons graduels :

- Le Dimanche de Zachée : Le désir de rencontrer Dieu (c'est la base de toute vie spirituelle).
- Le Dimanche du Publicain et du Pharisien : l'humilité où l'on chante pour la première fois le tropaire qui nous accompagnera tout au long du carême : " ouvre moi les portes de la repentance ", c'est un moyen qui nous permet d'aller à la rencontre de Dieu et d'accepter nos faiblesses humaines et par cette acceptation nous amène au respect du prochain.
- Le Dimanche du Fils prodigue nous éclaire sur la toute puissance du pardon et sur la confiance qu'il faut avoir dans la capacité de Dieu à nous pardonner et de ce fait, de nous libérer. On y chante le psaume de l'exil " Sur les bords des fleuves de Babylone là nous étions assis et nous pleurons ".
- Le Dimanche du jugement Dernier découle de l'humilité et de la foi dans la toute puissance d'amour du Christ envers chacun et chacune.

A partir de ce dimanche là, la préparation au jeûne commence par l'abstinence de viande (semaine de "Carnaval" =abstinence de viande), c'est la semaine des blinis.

- Le Dimanche du pardon (ou Dimanche de la tyrophagie) : le thème central de ce dernier dimanche -avant l'entrée dans le grand carême aux vêpres du dimanche soir (où l'on passe dans un Ton 6 Mineur spécifique à tout le Carême)- est l'amour.

Le Père Alexandre Schmemmann¹ in "Le grand carême" écrit, en 1969 : " Le carême est notre libération de l'esclavage du péché, de la prison de ce monde ".

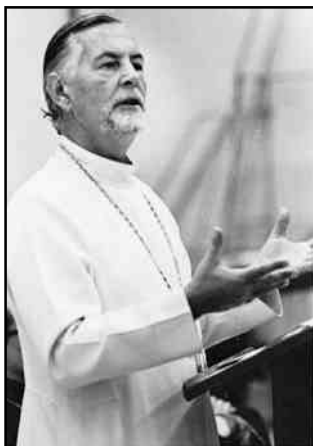
Et L'évangile du Dimanche du pardon (Mat., 6, 14-21), est structuré en trois parties :

1. Le pardon des offenses qui nous sont faites et l'imploration à Dieu du pardon de nos fautes : " En effet si vous pardonnez aux hommes leurs fautes, votre Père céleste vous pardonnera à vous aussi ; mais si vous ne pardonnez pas aux hommes, votre Père non plus ne vous pardonnera pas vos fautes ".
2. Sur la manière de jeûner : avec humilité et en secret car le Père est partout présent par le Saint Esprit et reçoit notre effort avec plaisir.
3. Des trésors dans le ciel : " Car où est ton trésor, là aussi sera ton cœur ".

Les 2 conditions de cette libération du péché sont donc :

Premièrement le jeûne : c'est le refus d'accepter comme normaux les désirs et les impulsions de notre nature déchue

Deuxièmement le pardon, car comme le dit si bien le père A. Schmemmann : "La victoire du péché, la marque principale de son emprise sur le monde, c'est la division, l'opposition, la séparation, la haine. Donc la première brèche dans la forteresse du péché est le pardon, c'est-à-dire le retour à l'unité, à la solidarité, à l'amour. Pardonner, c'est mettre entre mon ennemi et moi le radieux pardon de Dieu lui-même. Pardonner, c'est échapper à l'impasse désespérante où aboutissent nos relations humaines et les référer au Christ. Le pardon est véritablement une trouée vers le Royaume dans ce monde pécheur et déchu."



Père Alexandre Schmemmann

Raphaël Rehbinder

Source: "Le grand carême", Spiritualités Orientales n°13, 1969

¹: Professeur de Théologie liturgique à l'institut théologique St Wladimir au Etats-Unis et ancien président de l'ACER

Etty Hillesum

Une Vie bouleversée, journal 1941-1943

Comme un avertissement, il me semble important de signaler que le titre est arbitraire, donné par l'éditeur pour accrocher l'œil des lecteurs, et qu'il sonne superficiel en comparaison de l'authenticité et de la profondeur qui se dégagent du journal d'Etty Hillesum, jeune femme juive de 27 ans, qui vit à Amsterdam au moment des événements de la seconde guerre mondiale. Par son ton mélodramatique, il fausse le véritable enseignement de ces pages que l'on pourrait qualifier d'apprentissage de la sérénité en Dieu.

Le style d'un journal est toujours plus libre et plus sincère que celui de n'importe quel autre écrit. Relater ce que l'on vit s'apparente à la recherche du mot juste, à la recherche de la meilleure traduction possible pour ce qui ne se limite jamais à des mots : la vie, la perception du monde que l'on a de façon diffuse quand on est plongé dedans. Etty Hillesum fait de ces moments d'écriture une sorte d'ascèse, elle s'astreint à une honnêteté totale, dialogue avec elle-même, se sermonne, s'encourage, se questionne et remet en cause la moindre affirmation qui lui semble trop facile ("*Je parle encore en termes trop livresques et philosophiques, ce qui donne à penser que j'ai inventé une théorie consolatrice pour me faciliter un peu la vie. Je ferais mieux d'apprendre à me taire, provisoirement, et à 'être'*")

On suit son cheminement avec amusement,

au départ. On l'observe, énergique et volontaire, forte personnalité étonnamment indépendante et émancipée pour son temps, se débattre dans le processus de connaissance de soi. Il y a dans cette quête un égocentrisme largement compensé par une réelle soif de vérité. Etudiante, intellectuelle imprégnée de philosophie, de littérature russe et romantique allemande, Etty Hillesum recherche l'absolu, le vrai, des certitudes qui l'aideraient à vivre. Et c'est Dieu qu'elle finit par trouver au bout de sa route, qu'elle finit par établir comme base de toute chose en ce monde.

Peu importent les bouleversements de la vie, justement, les difficultés extérieures, les coups durs qui nous tombent dessus et contre lesquels nous sommes impuissants, car la paix et la sérénité ne vien-

nent que de l'intérieur, et peuvent être découvertes même au cœur d'une époque de souffrance, comprend-elle au fil des jours. La foi en Dieu, l'abord des êtres et des choses à travers Son prisme lumineux permettent de tout vivre avec sagesse. En Dieu, chaque épreuve et chaque douleur sont une marche gravie vers la connaissance si on le veut.

Alors oui, il me semble erroné de dire que la vie de cette jeune femme menacée par les lois anti-juifs qui sévissent de façon croissante à Amsterdam, les rafles et la déportation qui s'organisent ouvertement, est bouleversée comme le suggère le titre. Nul n'i-



gnore ce qui se passe en Allemagne, nul juif hollandais ne finit par connaître le sort de ceux qui partent en convois spéciaux. Pourtant Etty accueille tous ces troubles avec une mûre sagesse, et c'est sans fatalisme ni résignation, mais avec une immense confiance en Dieu qu'elle écrit, alors qu'elle s'apprête à être déportée : " Une fois c'est un Hitler, une autre fois Ivan le Terrible, par exemple, une fois c'est la résignation, une autre fois les guerres, la peste, les tremblements de terre, la famine. Les instruments de la souffrance importent peu, ce qui compte c'est la façon de porter, de supporter, d'assumer une souffrance consubstantielle à la vie et de conserver intact à travers les épreuves un petit morceau de son âme ". " Ce sont des temps d'effroi, mon Dieu [...] Cette nuit, pour la première fois, je suis res-

tée éveillée dans le noir, les yeux brûlants, des images de souffrance humaine défilant sans arrêt devant moi. Je vais te promettre une chose, mon Dieu, oh une broutille : je me garderai de suspendre au jour présent [...] les angoisses que m'inspire l'avenir. [...] Je vais t'aider, mon Dieu, à ne pas t'éteindre en moi. [...] C'est tout ce qu'il nous est possible de sauver en cette époque et c'est aussi la seule chose qui compte : un peu de toi en nous, mon Dieu. "

Peut-être dans nos vies sans guerres, sans nuages, confortables, en avons-nous moins conscience, car les lendemains ne nous effraient pas, pourtant nous devons aussi remettre nos vies entre les mains de Dieu.

Lucile Chveder

Annonces

Pour être tenu au courant de tout ce qui se passe dans la vie orthodoxe à Paris et ailleurs allez sur notre site web : www.acer-mjo.org
Mais retenez tout de même cet événement important:

Soirée en mémoire de Cyrille Eltchaninoff

Elle aura lieu le dimanche 23 février 2003 de 16h30 à 19h à la Maison de l'ACER-MJO. (91 rue Olivier de Serres, 75015 Paris)

Avec la participation de Père Boris Bobrinskoy, Olivier Clément, Michel Sollogoub, Nikita Struve, Alexandre Victoroff, Hélène Arjakovsky-Klépinine, Nina Rausch-Trautenberg, Alexis Arkhipoff, André Krajevitch, et le témoignage de personnes de Russie.
Un film interview de Cyrille Eltchaninoff sera projeté à cette occasion.

La rencontre débutera par une pannykhide à 16H30.

Pour publier une annonce écrivez nous: secretariat@acer-mjo.org

Monseigneur Serge et Monseigneur Jérémie

Monseigneur Serge est décédé le mercredi 22 janvier 2003. On le savait gravement malade et luttant contre la maladie, mais sa mort a été soudaine, on ne se sentait pas préparés à sa disparition. La nouvelle est arrivée comme un coup de tonnerre pour ceux qui avaient déjà appris deux jours auparavant le départ de monseigneur Jérémie, qui doit quitter la France pour la Suisse, et être remplacé en France par monseigneur Emmanuel, ce dernier venant de Belgique. Monseigneur Serge aussi bien que monseigneur Jérémie manqueront beaucoup aux fidèles orthodoxes en France: tous deux, chacun à sa façon, avaient développé une véritable relation paternelle et pastorale avec leurs fidèles.



Mais il y a quelques remarques à faire à propos de ces deux départs.

Tout d'abord ces deux évêques (l'un métropolitain, l'autre archevêque, ces deux titres sont ici équivalents), occupaient des postes importants pour la vie quotidienne des orthodoxes en France. Monseigneur Jérémie était président de l'Assemblée des évêques orthodoxes de France. **Cette Assemblée des évêques (on l'appelle aussi AEOF) comprend tous les évêques orthodoxes présents en France, quelle que soit leur origine ethnique: ils se réunissent régulièrement pour discuter ensemble de certaines questions qui concernent l'Église orthodoxe en France.** Monseigneur Jérémie en était le président, parce qu'il était le métropolitain du Patriarcat oecuménique (de Constantinople ou d'Istanbul). Pour l'instant, c'est toujours l'évêque du patriarcat de Constantinople qui est le président de l'assemblée des évêques. On suppose donc que Monseigneur Emmanuel sera le président de l'AEOF. Or Monseigneur Emmanuel vient de Belgique. Il ne connaît probablement pas très bien les évêques de France. Il ne connaît d'ailleurs pas bien non plus les fidèles de son nouveau diocèse en France. Peut-être que si les fidèles avaient été consultés, ils auraient choisi quelqu'un d'autre pour métropolitain. Mais ce n'est pas comme cela que fonctionnent les élections des évêques à Constantinople/Istanbul. Tout comme dans les autres patriarcats, d'ailleurs (le patriarcat de Moscou, de Roumanie par exemple...) **le choix d'un évêque pour la France se fait à des milliers de kilomètres de la France, selon des critères qui ne sont pas rendus publics.** Tout cela n'empêche pas, bien sûr, que Monseigneur Emmanuel sera certainement un très bon métropolitain, et que nous apprendrons à le connaître et à l'aimer, tout comme il apprendra à nous connaître et à nous aimer.

Monseigneur Serge, lui aussi, occupait une place importante pour les orthodoxes en France.

Son diocèse y est le plus important par le nombre des paroisses (il s'étend même sur plusieurs pays européens). Monseigneur Serge était le recteur de l'Institut Saint Serge (institut de théologie orthodoxe fondé dans les années 1920, au passé prestigieux, des théologiens de renommée mondiale y ont enseigné - quelques uns y enseignent encore - ses étudiants ont souvent pris de grandes responsabilités dans l'Église). Pour l'ACER-MJO, il occupait une place un peu particulière, car c'est de son diocèse que relève la paroisse de la Présentation de la Vierge au Temple (rue Olivier de Serres), qui est historiquement la paroisse de l'ACER-MJO, et que l'ACER-MJO abrite dans ses locaux. Les recteurs de cette paroisse ont souvent été aumôniers au camp de l'ACER-MJO.

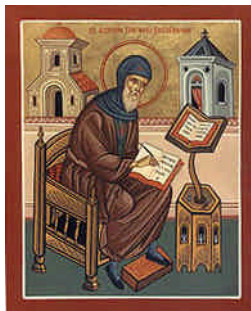
L'ACER-MJO n'est pas un mouvement diocésain, mais il existe de facto des relations privilégiées avec le diocèse qu'administrait Monseigneur Serge. Le remplaçant de Monseigneur Serge (comme le remplaçant de Monseigneur Jérémie) aura une incidence sur notre vie quotidienne dans l'Eglise. Or nous n'avons pas choisi le remplaçant de Monseigneur Jérémie. Mais nous avons notre mot à dire pour le remplacement de Monseigneur Serge. **Le diocèse de Monseigneur Serge, tout comme celui de Monseigneur Jérémie, dépend du patriarcat de Constantinople. Mais contrairement au diocèse de Monseigneur Jérémie, les statuts du diocèse de Monseigneur Serge (qu'on appelle aussi le diocèse de "Daru") permettent au clergé et aux laïcs du diocèse d'élire leur évêque.** Ces statuts qui permettent au peuple de choisir son évêque sont une chose qui nous semble naturelle, mais c'est une grande chance de ce diocèse: **il est quasiment le seul dans le monde à disposer d'une telle liberté. L'élection de l'évêque se fait lors d'une Assemblée diocésaine qui rassemble tout le clergé d'une paroisse et un nombre équivalent de laïcs de la même paroisse.** Les laïcs qui vont à l'Assemblée et votent pour élire l'évêque sont des représentants de la paroisse. Bien sûr, tout le monde ne sera pas à l'assemblée diocésaine et tout le monde ne pourra pas voter. Il n'y aura notamment pas de jeunes qui voteront à cette assemblée. Pourtant, cette assemblée représente tous les paroissiens, parmi lesquels, fort heureusement, il y a aussi des jeunes gens. Les paroissiens, jeunes et moins jeunes, porteront la responsabilité du résultat du vote. Ils peuvent donc se renseigner: qui sont les délégués de leur paroisse à l'assemblée? Selon quels critères s'apprêtent-ils à voter? **Si les jeunes ne sont pas présents à l'assemblée, ils peuvent néanmoins aller parler au(x) délégué(s) (prêtres ou laïcs) de leur paroisse pour leur faire part de ce qui les préoccupe, pour leur décrire les idées qu'ils ont pour le diocèse.** Ils peuvent rappeler aux délégués que les décisions qu'ils prennent aujourd'hui, ce sont les jeunes gens qui en récolteront les conséquences dans l'avenir. Ils peuvent aussi leur dire qu'ils ne reconnaissent pas la maîtrise du russe ou l'origine ethnique (en l'occurrence russe) comme un critère de choix. Ils peuvent dire qu'ils veulent avant tout un évêque aimant, exemplaire, conscient et préoccupé des besoins pastoraux de son diocèse à son époque, conscient aussi de la diversité extrême des paroisses et des paroissiens de ce diocèse. Ils peuvent exprimer leur souhait que le nouvel évêque soit un témoin convainquant de l'Église et du Christ dans une

société qui, dans son ensemble, ne connaît plus le christianisme. Ils peuvent dire bien d'autres choses encore, que les délégués seront libres ou non de prendre en considération dans leur vote. Et de cette façon, ils auront participé, autant qu'ils l'auront pu, à l'élection de l'évêque qui remplacera le regretté Monseigneur Serge. Ils auront ainsi profité de cette chance extraordinaire qui leur est donnée de participer à une décision aussi capitale pour la vie de notre Église.

Lydia Obolensky-d'Aloisio

Saint Syméon le Nouveau théologien : un modèle de foi ardente

Les préceptes de l'Évangile relèvent d'une autre époque, il est impossible de se conformer pleinement à l'enseignement de l'Église dans notre monde moderne : tels sont les arguments avancés aujourd'hui pour justifier notre tiédeur religieuse. Au X^{ème} siècle à Constantinople, saint Syméon le Nouveau théologien se heurtait déjà à un état d'esprit similaire émanant de ses contemporains. **Par sa vie et ses écrits il a témoigné au contraire que la connaissance de Dieu et l'union au Christ ne sont pas de vagues idées lointaines, extérieures à notre vie, mais bien une réalité concrète que nous sommes appelés à connaître dès à présent,** afin que nous puissions contempler en ce monde la Lumière ineffable de Dieu par l'acquisition de l'Esprit Saint. Grâce à son ascèse rigoureuse faite de jeûne et de prière, à son amour et son humilité, Saint Syméon a en effet fait l'expérience consciente de la vision divine : **" Ô merveille, Celui que je croyais dans le**



ciel, je Le vis au dedans de moi ! " s'exclame-t-il.

Très jeune en effet saint Syméon contemple la Lumière divine qui l'emplit d' " une joie immense ", d' " une suavité surpassant toute saveur des choses visibles " et lui donne le désir de se consacrer entièrement à la recherche de l'union au Christ. Saint Syméon entre alors au monastère du Stoudion. Dieu lui a indiqué comme père spirituel saint Syméon le Pieux qui va être pour lui un " maître ", un " intermédiaire " et un " ambassadeur auprès de Dieu ". Habité d'un repentir sincère de ses fautes qui s'exprime par les larmes, saint Syméon voit alors Dieu se manifester à lui dans sa prière, il est empli de la grâce de l'Esprit Saint. C'est le désir de partager cette grâce et d'orienter les moines de son monastère dans la voie mystique qui l'a poussé à relater ses visions ainsi qu'à donner des indications permettant de connaître l'union à Dieu, notamment

dans ses *Catéchèses* et ses *Hymnes* : " Je Te rends grâce, Maître, de ce que Tu as eu pitié de moi et m'as accordé de voir ces choses, de les écrire ainsi, et de proclamer à mes compagnons ta bonté pour l'homme, afin que maintenant (tous) connaissent ce mystère : que Tu prends en pitié tous ceux qui se repentent avec ferveur ".

Mais la jalousie de certains théologiens - pour qui la religion est affaire de dogmes et de raisonnements davantage qu'une expérimentation de la vie en Christ - conduit saint Syméon à l'exil. On estime en effet qu'il est bien présomptueux de sa part d'affirmer connaître ce que Dieu n'avait donné à vivre qu'à de très grands saints du passé. Ses adversaires tentent de le confondre en lui tendant des pièges théologiques, notamment au sujet de la Trinité. Dépassant le stade de la réflexion intellectuelle, saint Syméon écrit alors des discours théologiques inspirés sur la Sainte Trinité, ayant contemplé dans sa prière " le Christ Lui-même qui se penche et se montre à moi avec le Père et l'Esprit, lumière trois fois

sainte, unique dans les trois et les trois en une seule lumière ". On lui reproche également de célébrer avec trop de solennité la mémoire de son père spirituel qui avait guidé ses pas dans la voie mystique. Par ces célébrations, saint Syméon veut en effet montrer l'importance de la direction spirituelle dans la quête de Dieu : le père spirituel engendre et élève ses enfants dans la vie en Christ.

L'ardeur divine qui anime saint Syméon finit cependant par être reconnue et il est rappelé de l'exil.

Saint Syméon a laissé une production abondante, tout imprégnée de son expérience consciente de l'union à Dieu et qui nous invite à agir pour connaître une joie semblable :

" Dieu s'est fait homme, il s'est uni aux hommes, il a partagé notre humanité et il a donné part à tous ceux qui croient en lui et manifestent leur foi par leurs œuvres, part et communion à sa divinité "

Puissions-nous aussi comme saint Syméon participer dès maintenant à l'union au Christ ressuscité.

Olga Lossky

Sources :

Archevêque Basile Krivochéine, *Dans la Lumière du Christ*, Chevetogne, 1977

Saint Syméon le Nouveau Théologien, *Hymnes*, Sources Chrétiennes, Cerf

Sur Cyrille Eltchaninoff: souvenirs d'enfance et d'adolescence

Dans la vie de chacun d'entre nous il y a des hommes et des femmes qui comptent. Pour tous les garçons et les filles de ma génération, la troisième selon le mode de calcul reconnu, c'est à dire celle des petits enfants, de descendants d'émigrés Russes, vivant à Paris, Kirill est sans conteste l'un de ceux-là.

Ma première rencontre date de 1952. Nous sommes au dernier étage, sous les combles, de la maison de la rue de La Tour qui servait à la fois d'église paroissiale et de local pour l'école du jeudi, où nos parents nous envoyaient alors, à notre corps défendant. La classe est minuscule, nous sommes quelques-uns, garçonnets et fillettes de sept ou huit ans et nous essayons d'apprendre à écrire en russe. Kirill est là, il n'a pas trente ans, mais déjà son sourire et son charme. Il me rappelle comment



écrire la lettre "b" en cyrillique. L'impression est fugitive, mais elle me reste.

Plus tard, c'est à l'ACER, aux réunions du Dimanche, au camp de Pâques de Septeuil, puis aux camps d'été à Saint Théoffrey, aux camps d'hiver de Ban de Laveline et de Châtel que j'apprends à le connaître. Il apparaît comme le chef, dans son rapport d'autorité bienveillante envers les garçons que nous étions, à la fois proche - avec quelle énergie il jouait au ballon prisonnier, et comme il s'investissait dans le jeu de l'"Alaia, Belaia, Rosa" !- , s'intéressant toujours à ce que nous faisons, et distant, d'un éloignement voulu par lui qu'il estimait nécessaire pour lui même.

C'était aussi l'homme qui nous avait montré la beauté de la nature dans ces Alpes qu'il aimait tant, aussi bien dans l'Isère dont il nous faisait découvrir les massifs au cours d'excursions toujours épiques et dont les noms sonnent dans nos oreilles comme autant de merveilleux souvenirs ("la Bérarde", les "Sept Laux", "lac du Grand Doménon" et Belledonne, lac de Poursollet et Taillefer, Bourg d'Oisans, etc...) que dans la région de Châtel en Haute Savoie que nous fréquentions en hiver et à Pâques. Il avait une passion pour les fleurs qu'il cultivait

dans son jardin secret à Arrancourt, mais aussi pour les fleurs des alpages et de haute montagne qu'il connaissait bien et admirait toujours.

C'est là, dans les marches en montagne, qu'il nous montrait l'exemple de l'effort, de la maîtrise et du dépassement qui n'é-

taient pas pour lui des vains mots. L'image de Kirill menant l'excursion sur le névé du Belledonne ou sur les pentes escarpées du Giobernay restera dans nos mémoires. Mais ce "premier de cordée", à l'exceptionnel talent de "metteur en route", proposant à chacun un service ou une tâche à sa portée, Kirill le sera surtout dans la vie vraie, pour nombre d'entre nous. Qui serions nous devenu sans lui ? Il est difficile de répondre pour d'autres, mais pour moi cette rencontre fut assurément décisive.

Secrétaire de la section de jeunesse du Mouvement pendant de longues années, Kirill avait de nombreuses et magnifiques idées au service des autres et de l'Eglise. Au nombre des initiatives qu'il a lancées figurent les journaux

pour les enfants comme "Klioutch", dont il était d'abord seul rédacteur, et pour les jeunes, comme "La Revue du Lycéen orthodoxe" devenue "Jeunesse Orthodoxe" ou "Molodaia Smena" (la jeune relève). Les premiers numéros de "Klioutch" étaient tirés sur la "Gestetner" d'Olivier de Serres au format d'une demie feuille, et illustrés par des dessins très approximatifs que Kirill exécutait directement sur le stencil, une opération on ne peut plus délicate.

Le journal nous enchantait, il y avait un concours et des histoires. Il prit de l'ampleur en pleine page avec de beaux dessins toujours en noir et blanc. Plus tard, avec les revues pour lycéens ou étudiants, il animait



le comité de rédaction et quand la revue était lancée, il passait le flambeau à ceux qu'il avait su attirer dans son équipe. Un moment important était la "brochiurovka", l'opération d'assemblage et de brochage des vingt feuilles qui constituaient le numéro. On tournait alors autour de la grande table disposée dans la salle de l'église à la maison de l'ACER en rassemblant ces feuilles pour constituer un exemplaire. Il fallait encore vendre la revue. Par commandos de deux, il nous envoyait qui à Daru, qui à Saint Serge, qui à Lecourbe, comme nous appelions ces paroisses, proposer le Klioutch à la sortie de la liturgie du dimanche.

On allait aussi, le samedi soir, rue Voisambert, dans l'appartement des Eltchaninoff où ils vivaient avec leurs premiers enfants chez les grands parents Bourda (les parents de Sonia). C'était là que se tenaient les réunions de ce qui s'appelait le "Religiozni Kroujok" (le cercle religieux). Les "cercles" (kroujkis) étaient la forme

privilegiée de travail du Mouvement -l'ACER- comme on l'appelait alors en Français. La vie d'un cercle consistait en réunions régulières, toutes les trois semaines environ, d'un groupe d'une vingtaine de participants autour d'un thème suivi. Plusieurs cercles fonctionnaient en parallèle à Paris, comme le cercle littéraire, le cercle biblique, ou le cercle œcuménique ou théâtral, ces derniers plutôt destinés aux étudiants ou à des personnes plus avancées en

âge. Le cercle religieux que Kirill animait avec la présence souvent active de Sonia, réunissait des plus jeunes, essentiellement des adolescents (Moro, André et Mich a Krajévitch) et des "roukos"

(Chourik, Arja, Ladik, Aliocha Sérïkoff, etc..). On y débattait des grands problèmes qui nous agitaient tous, à l'époque : de l'existence de Dieu, de la foi, de l'origine et de la destinée de l'homme, de la conscience, de Sartre contre Camus, de Dostoïevsky aussi que Kirill nous faisait découvrir. Ce fut un moment intense de formation à la foi chrétienne, d'échanges et d'ouverture sur le monde et la culture.

Kirill nous ouvrait les chemins vers la foi, l'Eglise et la culture. Profondément croyant, d'une foi rayonnante qu'il savait transmettre, il était aussi marqué par la philosophie religieuse russe qu'il connaissait bien et qu'il enseignait à l'Institut Saint Serge. Il retirait de la fréquentation de cette pensée, un enracinement dans la culture contemporaine qu'il mettait en relation avec les grandes questions du sens de la vie et de la mort. Il considérait que l'Eglise devait constituer le centre vivant et dynamisant de la vie et non un "musée de l'ancienne Russie", un attribut de

la "russité" mis en série avec les tsiganes et l'amour de la balalaïka comme la considéraient, à ses yeux, les associations de jeunesse russe concurrentes, les "Vitiáz" pour ne pas les nommer, auxquelles il vouait, dans ses jeunes années, une inimitié farouche et constante. Il avait aussi initié des sorties au théâtre où il nous emmenait voir les pièces du moment dont on discutait ensuite la portée et le contenu. Une fois par an, il organisait des promenades, le soir, sur les quais de la Seine, pour vivre ensemble en parlant des moments de beauté et d'émotion. A l'école russe du jeudi, celle de "La Tour" que dirigeait Antonina Mihailovna Ossorguine, (titiá Tonia, comme l'appelaient les nombreux membres de sa famille) devenue Mère Séraphime au monastère de Bussy, Kirill "enseignait" le catéchisme pour les grandes classes, essentiellement la terminale. Né en France, au tout début de l'émigration, en 1923, année de fondation de l'ACER, enraciné dans la culture russe, il avait conservé un léger accent russe et s'exprimait plus librement en russe qu'en français. Néanmoins, il estimait que pour se faire comprendre sur les questions essentielles de la foi, il fallait parler en français (dans une école "russe"..). Son cours portait sur Camus et

l'Evangile, Sartre encore, Dostoïevski toujours. C'était plus un dialogue qu'un cours à proprement parler. Tous les élèves qu'ils soient "Vitiáz", "Sokol", "Scouts" ou "RSHaD (ACER)", - issus des différentes associations de jeunesse nous fréquentions la même école russe-, nous en ressortions transformés et enrichis.

C'est lors d'un de ces cours en octobre 1961, que Kirill nous raconta son voyage en URSS à l'occasion de l'exposition française de Moscou. Il avait été bouleversé par les rencontres qu'il avait faites et l'expérience qu'il avait vécue. Pendant son récit, pour la première fois j'entendis l'émotion le saisir à la gorge, comme elle devait le faire par la suite quand il parlait de ce qu'il tenait à cœur, du sort des chrétiens d'Union Soviétique. Pour moi, l'adolescent plein de vénération pour le "natchalnik" (le chef) auquel je vouais un amour et un respect sincères et profonds, ce fut un événement : je compris qu'il y avait des événements dans la vie qui pouvaient toucher des hommes, fussent-ils aussi forts à mes yeux que l'était Kirill. Pour lui, ce voyage fut véritablement un tournant. Désormais, il allait consacrer le plus clair de son temps à aider les croyants d'Union Soviétique.

A suivre

Michel Sollogoub

Mosaïque de l'aigle au serpent

chapitres 4 à 5

Résumé des épisodes précédents

Après des courses de char qui tournent à l'émeute contre l'empereur Justinien, Bélisaire et ses amis sont prisonniers de l'hippodrome encerclé par la garde impériale...

4. Beau temps pour une baignade, non ?

Ma décision est prise en moins de temps qu'il n'en faut à une goutte d'eau pour tomber au fond de la clepsydre.

- On y retourne, dis-je en empoignant Pélagie pour la passer à nouveau au dessus de ma tête.
- Tu es fou ! s'exclame Eudoxie. Moi je ne remets plus les pieds dans ce boyau insalubre !
- Tu préfères peut être aller t'expliquer avec la garde impériale ? Allez, pas d'histoires.

On remonte le courant à grands coups d'épaule pour ne pas se laisser submerger.

- Arcadie ! Arcadie ! se met à crier Pélagie au moment d'entrer dans le tunnel. Il est juste devant nous !

Le grand gaillard a vite fait de se frayer un passage pour nous rejoindre.

- On ne peut pas passer, la place est encerclée !
- Hum ! dit-il en prenant un air de réflexion intense qui lui sied comme un pinceau à une poule. Venez donc, je connais un aurige vert qui nous laissera certainement passer par les écuries.

Le centre de la piste est vide, la foule s'est toute entière massée dans les couloirs, repoussant les premiers sortis contre les lignes impériales. On s'élance sur le sable jusqu'à l'entrée réservée aux chars.

- Fermée ! s'exclame Arcadie d'un air dépité en secouant la grille de ses mains puissantes.
- Qu'est-ce que tu croyais ? dis-je, sarcastique. Que ton aurige nous attendrait pour nous tenir la porte ?
- Bon, ça ne nous dit toujours pas comment on va sortir.
- Par là bas ! crie Pélagie en tendant un doigt vers la loge impériale déserte.
- Non mais tu es folle ! Tu crois qu'on va plonger droit dans les entrailles du Palais Sacré pour aller demander l'hospitalité à l'empereur, peut être ? raille Arcadie.
- Pas si bête, dis-je. Justinien et sa cour ont dû se claquemurer dans le palais et la galerie qui mène à la loge doit déboucher dans l'un des jardins.

On remonte les gradins à toutes jambes jusqu'à au muret qui entoure la cathisma. D'une traction de bras, je m'y hisse en équilibre puis bascule de l'autre côté.

A dix pas de moi à peine se trouve le trône impérial avec son dossier de bois ouvragé et son coussin cramoisi. J'ai terriblement envie d'aller m'y asseoir mais une crainte superstitieuse me fige sur place.

- Holà ! appelle la voix d'Arcadie. Tu es déjà mort Bélisaire, ou quoi ? Viens donc aider Eudoxie à monter.

Je me penche au dessus du muret pour attraper la main de la jeune fille qui tente en vain d'escalader la pierre avec ses sandales glissantes.

Accrochée à bout de bras, entre ciel et terre, elle se met à crier :

- Arcadie ! Arrête de me pousser par les fesses !

- Mais par où donc veux-tu que je te pousse ? bougonne Arcadie en contrebas, devenu plus écarlate que le coussin de l'empereur.

Eudoxie finit par échouer à plat ventre sur le muret de la cathisma.

Pélagie est moins difficile à faire monter, on se la passe à bouts de bras, puis Arcadie saute en deux bonds sur le tapis soyeux.

Tous les regards convergent avec fascination vers le trône vide.

- Ca n'est pas le moment de moisir ici, dis-je en montrant la foule en contrebas qui a reflué sous la menace des gardes et vient se cogner à son tour contre les grilles fermées.

On s'engage comme des voleurs dans la somptueuse salle qui communique avec la loge impériale. Une haie de bustes nous toisent d'un œil réprobateur.

- Mais, s'étonne Pélagie en jetant un regard circulaire autour d'elle, il n'y a pas d'issue ! Nous sommes coincés ici !

- Impossible, rétorque sa sœur, l'empereur doit bien passer quelque part.

En voyant les lourds tissus pendre le long des murs, j'ai une inspiration :

- Soulevez les tapisseries !

Derrière Constantin combattant Maxence se trouve une porte qui ouvre sur des escaliers.

- Nous sommes dans les flancs de l'hippodrome, remarque Arcadie en jetant un œil à travers l'une des ouvertures carrées qui éclaire les marches.

La galerie fait ensuite un coude. Toutes les portes percées en son flanc sont désespérément closes.

Après avoir remonté un nouvel escalier, nous pénétrons dans un autre boyau. A présent la mer s'encadre à travers les ouvertures.

- C'est le port du Boucoléon, là dessous.

L'extrémité de la galerie est bouchée par une porte de bronze. Arcadie abaisse le battant avec un frémissement.

- Fermée... C'était trop beau pour continuer.

Je passe la tête à travers l'ouverture et regarde la crête des vagues venir se briser contre le rempart, quelques coudées plus bas.

Eudoxie se tord les poignées d'inquiétude.

- Nous voilà prisonniers comme des rats.

- Dommage que Nicéphore n'ait pas été là, songé-je à haute voix, lui qui voulait piquer une tête dans la Corne d'Or, il aurait été servi...

- Ah non, je te vois venir ! s'écrie Eudoxie. Moi j'ai ma belle tunique du dimanche et puis un tas de bracelets en cuivre. Je ne sauterais jamais ! D'ailleurs c'est beaucoup trop haut.

- Dix coudées, tout au plus, estime Arcadie. Et je ne vois pas d'autre moyen de sortir. Allons, je passe le premier.

Arcadie est déjà dans l'eau et nous fait de grands signes d'encouragements. Je pousse Pélagie terrifiée par le vide ; la chute lui arrache un long cri qui, j'espère, ne va pas attirer les gardes postés sur les remparts.

- Allons, à toi Eudoxie.

Perchée sur le rebord de l'ouverture, la jeune fille hésite. Une pression amicale dans le dos

met fin à ses interrogations. Je n'ai plus qu'à sauter près de mes amis.

Le soleil de janvier a beau être d'une jovialité exceptionnelle pour la saison, la gifle glacée que je reçois en entrant dans l'eau est bien proche de me suffoquer.

- Ca fait mal ! pleurniche Pélagie qui s'est accrochée au cou d'Arcadie tandis que je soutiens Eudoxie pour l'empêcher de sombrer avec ses bracelets.

On dépasse rapidement la pointe de la jetée qui enserre le port impérial, les membres engourdis et les poumons douloureux.

- Jusqu'à... où... va-t-on...comme ça ? halète Arcadie.

- Chez moi... ma maison est proche de l'eau.

Pélagie continue de gémir. Je sens mes poumons devenir pierre, l'air passe avec peine à travers ma gorge comprimée par le froid.

Voilà le mur qui sépare notre lopin de terre de celui du voisin. Nous échouons sur la berge et restons un moment étendus sans pouvoir bouger un membre.

- Et bien, souffle Arcadie, je n'aurais jamais cru qu'on y arriverait...

Euphrosine pousse un cri en nous voyant sur le seuil de sa cuisine, nos tuniques alourdies par l'humidité et nos yeux hagards.

- Les voilà ! Les voilà ! Mon Dieu, où étiez vous passés ? Mais ils sont à tordre, ma parole.

Une nuée papillonnante nous entoure : Nicéphore, Eutyme , Mercure et de nombreux autres.

- Comment, Nicéphore ! Vous êtes sortis du cirque ! m'exclamé-je, stupéfait.

- Et vous ? Vous avez pris un bain ? Les gardes impériaux vous ont précipité dans le Bosphore ?

- Pas du tout, on s'est échappés par la loge impériale ! clame Pélagie qui malgré le tremblement de sa mâchoire a retrouvé sa voix.

Mercure et Nicéphore échangent un regard surpris.

- La loge impériale ? Et pourquoi pas par la porte comme tout le monde ?

- Mais enfin, l'émeute ! La foule affolée ! L'armée qui encerclait l'hippodrome et empêchait les gens de passer ! Comment avez vous fait pour vous enfuir ? interrogé-je.

- Et bien on a tranquillement attendu comme le reste de la foule d'arriver jusqu'au cordon de gardes, on a montré patte blanche et puis remonté la Mésé jusqu'ici, voilà tout...

- On commençait à se demander où vous étiez passés, remarque Eutyme, le père de Nicéphore. Avec l'agitation qui règne depuis les courses, les rues ne sont plus très sûres. Certains se sont faits piétiner en voulant sortir de l'hippodrome.

- Alors ça !

Eudoxie me jette un regard furieux entre les mèches de cheveux trempées qui lui collent au visage.

Je hausse les épaules et me détourne vers la cheminée où flambe un bon feu.

- Bon, d'accord, je me suis affolé un peu vite et on aurait dû réfléchir un instant avant de se ruer à nouveau dans l'hippodrome. Mais on a vécu une sacrée aventure, non ? Toutes tes copines de l'atelier de tissage vont être vertes de jalousie quand tu vas leur raconter tout ça, dis-je à Eudoxie pour calmer l'orage qui s'est accumulé dans ses yeux d'ambre.

- C'est vrai, renchérit Euphrosine, qui après son mouvement de frayeur a pris le parti de rire. Vous avez été courageux et tout s'est bien terminé, non ? Il n'y a aucune raison de s'en faire, Eudoxie !

Si, une seule.

Parmi tous ces visages bienveillants et amusés rassemblés autour de nous, il manque celui de mon père.

- Lui non plus ne va pas tarder, affirmer Eutyme pour me rassurer. La foule nous a séparé au moment de sortir de l'hippodrome.

Je me presse contre le manteau de la cheminée et écoute Arcadie raconter nos exploits qui ont déjà pris des allures d'épopée dans sa bouche. Près de moi, la chaleur a redonné son sourire à Eudoxie et je finis par plonger dans une douce torpeur.

A la nuit, lorsque j'émerge de mon engourdissement, mon père n'est toujours pas rentré.

5. L'homme aux yeux de cobalt

J'ai quitté la couche que je partageais avec Nicéphore avant l'aube.

Les poules ont tout de même daigné avancer le bec hors de leur cabane lorsque j'ai éparpillé une mesure de grain dans leur enclos. Je les ai regardé un instant picorer à la lueur déclinante du phare.

La maison est vide. Le lit de mon père tel qu'il l'a laissé en se levant l'autre matin pour partir à l'atelier.

Sur la table se trouve encore l'aigle, avec son bec qui brille par intermittence lorsque le phare projette un faisceau de lumière dans la pièce.

Jean n'est pas revenu ici depuis que nous sommes partis pour Sainte Sophie, autrement il aurait roulé avec soin ses précieuses esquisses.

Nicéphore a beau tenter m'arracher un sourire avec ses plaisanteries du matin, j'ai le sentiment d'avoir un cœur coulé dans du plomb lorsque nous arrivons à l'atelier.

A quoi bon casser encore du marbre, me dis-je, puisqu'il n'y aura personne pour s'en servir aujourd'hui. Je manie la marteline d'une main molle et ma caisse se remplit de tesselles biscornues tout juste bonnes à remblayer une ornière de mortier.

Le maître promène son ventre rebondi entre nos enclume et il s'étonne de nous voir aussi silencieux.

- Alors mes gaillards, le spectacle de l'hippodrome vous aura cloué la langue ?

- Moi qui croyais que l'atelier serait fermé aujourd'hui à cause de l'agitation, maugrée derrière moi Artavasde.

- Quelle agitation ? Ces bandes à moitié ivres qui vont de tavernes en tavernes et crient " Nika " d'une voix mal assurée ?

- Croyez-moi, mes gaillards, il en faudra plus qu'une émeute pour fermer l'atelier, clame le maître d'un ton qui ne souffre pas la réplique.

Je continue de massacrer mon marbre d'une main machinale.

Depuis ce matin, de sombres pensées tournent dans ma tête et se cognent aux parois de mon crâne : mon père a peut-être été arrêté par les gardes au sortir de l'hippodrome et croupit à l'heure qu'il est sur la paille d'un cachot. Mais pourquoi l'aurait-on arrêté ? Parce qu'il a du jambon dans sa cave alors que le peuple doit se contenter d'olives ? Et si une bande braillarde de verts l'avaient emporté dans leur mouvement ? Non, il n'y a qu'à regarder sa tête pour constater qu'il n'a rien d'un agitateur. Et si, me dis-je en sentant soudain mon cœur de plomb se figer, il avait été enlevé ?

Enlevé mais par qui ? C'est absurde, je ne lui connaît aucun ennemi ! Mais Jean parle si peu, je ne sais finalement rien de lui...

- Alors le philosophe, on baille aux corneilles ? raille le pachyderme qui ne manque jamais une occasion de me chercher noise. Qu'est-ce que c'est que cette caisse de graviers ? Des tesselles peut-être ? Va donc porter ça à ton père, qu'il voit un peu comment tu travailles. J'ouvre la bouche pour répliquer mais Nicéphore le fait un signe de la main et empoigne ma boîte.

- Je l'accompagne, j'ai des tesselles à amener, moi aussi.

Le maître jette un regard soupçonneux à Nicéphore mais nous laisse partir, non sans avoir désigné la clepsydre d'un geste éloquent.

- Cette fois, si on est en retard, il va nous arracher les yeux, grommelle mon compagnon une fois sur la Mésé.

Si ce maître me déteste tellement, c'est peut être qu'il est jaloux du talent de mon père, de sa position brillante de maître de chantier impérial, songé-je avec amertume. Jean a peut-être plus d'ennemis que je ne le crois...

- Je n'ai aucune envie d'aller à l'Aurige Assoiffé. Et je ne vois pas ce qu'on va faire au Palais Sacré, puisque mon père n'est pas là-bas pour se plaindre de mes graviers.

- Tu es bête, c'est là qu'on a le plus de chance d'obtenir des renseignements sur lui.

Dans la salle d'apparat, je cherche en vain des yeux sa silhouette filiforme. Les contours de l'aigle aérien ont été tracés sur la dalle de mortier et aucune main n'y a touché depuis.

- Tiens, petit, tu sais où est ton père ? Il n'est pas venu travailler ce matin, c'est curieux...

Je reconnais Abdias, l'un des artisans qui travaille sur les sols, lui aussi. Devant ma mine défaite, il cesse de m'interroger.

- C'est ennuyeux, conclut-il. Le mortier va sécher et cette dalle ne sera plus bonne à rien. Il faudra gratter le dessin de l'aigle. Mais dis-moi, petit, tu es doué, toi. Et puis tu as vu le dessin de Jean. Tu pourrais continuer, peut être.

- Il me faut une autorisation du maître d'atelier.

- Bah - l'artisan chasse ce détail importun d'une gifle par dessus son épaule - ton maître ne sera pas bien dur à convaincre. Tiens, mets toi au travail, je vais prévenir le chef de chantier.

- Te voilà recruté à bon compte, me glisse Nicéphore avec envie. Moi je n'ai plus qu'à retourner à l'atelier pour y endurer les foudres du pachyderme...

- Reste donc, tu vas m'aider à trouver les couleurs.

Nicéphore ne se fait pas prier bien longtemps et nous voilà tous deux penchés sur la dalle de mortier, occupés à assembler les carrés de marbre.

C'est en relevant la tête pour aller chercher ma marteline que je l'ai revu.

Il a surgi de derrière une colonne, comme un esprit libre d'apparaître où bon lui semble. Ses yeux de cobalt ont embrassé la pièce d'un regard circulaire et j'ai plongé dans ma caisse à outil avec l'idée absurde qu'il pourrait me reconnaître.

Avant qu'il ne disparaisse à grands pas dans la cour de la Chalcé, j'ai eu le temps de bondir sur un artisan :

- Cet homme, là bas, qui s'éloigne, avec une toge de patricien.

- Cet homme, attends voir... Avec les yeux très bleus, hein ? C'est le général Bélisaire, il me semble.

Le général Bélisaire ! Le grand conquérant qui a étendu l'empire de Justinien, c'est cet homme

qui m'a si longuement fixé dans la basilique. Un trouble inexplicable m'envahit à cette nouvelle. Est-ce parce que le général porte mon nom ? Ridicule...

Sans m'étendre plus avant sur mes états d'âme, je m'élançai à la suite de l'homme aux yeux étranges, ne prenant même pas le temps de donner des explications à Nicéphore.

Le général marche d'une foulée enlevée sur la Mésé, évitant les étales des marchands et les charrettes débordantes d'olives. Sa haute stature et sa chlamyde de patricien le rendent aisément reconnaissable au milieu de la foule.

On croise quelques bandes brillantes de verts qui scandent toujours leurs " Nika " en brandissant des légumes dérobés sur les étalages.

Après le forum de Constantin, le général tourne dans le quartier des Parthes, un dédale de ruelles peu recommandables qui abritent des auberges borgnes où la garde impériale elle-même n'aime guère s'aventurer.

- La charité, mon bon seigneur !

Un mendiant a refermé sa main décharnée sur la chlamyde galonnée d'or mais le général la tire à lui d'un geste sec et lance une pièce qui brille un instant dans le soleil hivernal.

Le mendiant, occupé à polir son nomisma, oublie de s'accrocher à ma tunique. Je ne me sens pas très à mon aise dans ces venelles étroites où, pour éviter les mains tendues, on doit aller patauger dans la rigole centrale à l'odeur peu engageante.

Le général n'a décidément pas froid aux yeux, me dis-je en le voyant pénétrer d'un pas assuré dans l'une de ces antres qu'affectionnent les bandits et les femmes de petite vertu.

Je m'approche pour tenter de discerner quelque chose à travers le parchemin qui obstrue les ouvertures, sans pouvoir me résoudre à entrer.

- Alors, mon gars, on s'intéresse aux cabarets ?

Une main lourde s'est abattue sur mon épaule. Je me retourne. Nicéphore s'esclaffe devant ma mine décomposée.

- Je t'ai vu filer comme un voleur, sans même prendre la peine de m'avertir ! Tu as une piste ?

- Elle est là dedans, ma piste, dis-je en pointant le menton vers l'intérieur de la gargote.

- Là dedans ? Et bien...entrons ! Qu'attends-tu ? Je brûle de la connaître, ta piste.

Nicéphore pousse le battant d'une poigne ferme et je me faufile à sa suite, pas très à mon aise.

La grande pièce est plongée dans la pénombre. Des bruits de flûte et de tambourins nous parviennent au dessus des têtes, accompagnés d'effluves d'encens. Les hommes attablés boivent du vin pur dans des gobelets d'étain et rient jusqu'à montrer leur luvette qui se contorsionne au fond d'une gorge écarlate.

- Ah, je vois, une danseuse..., dit mon ami qui s'est haussé pour voir ce qui retient l'attention au centre du cercle. Alors, dis-moi un peu ce que c'est que ton indice. Cette douce créature qui ondule au son enroué de la flûte ?

- Ne te moque pas, Nicéphore. Tu sais, l'homme de tantôt, dans la basilique, qui me fixait d'un regard étrange... C'est le général Bélisaire, expliqué-je en fouillant la foule du regard. Il vient de pénétrer ici.

- Mais... quel rapport avec ton père, dis-moi ?

- Je ne sais pas. Aucun, sans doute... Mais quelque chose m'a poussé à le suivre. Cette façon qu'il a eu de me regarder comme s'il me connaissait, comme s'il retrouvait en moi quelqu'un d'autre. En attendant, il a dû nous filer entre les doigts car je ne l'aperçois nulle part...

- Attends un peu...

Mon compagnon, plus habitué que moi à ce genre de lieu, m'entraîne jusqu'au fond de la pièce où des tables sont accolées aux murs.

- Tiens, regarde s'il n'est pas attablé là, ton général.

Mais j'ai beau scruter la pénombre saturée par les volutes d'encens, je ne vois pas trace de sa silhouette martiale.

- Je sais ! Il est certainement dans une salle particulière !

Nicéphore désigne les tenures qui séparent la grande salle bruyante et enfumée de pièces plus petites. Je me faufile contre la paroi et coule un regard discret derrière les rideaux.

- Tu as raison, il est là, dis-je dans un souffle. Il discute avec cinq ou six autres personnes.

Nicéphore avise une table libre, non loin de la tenture, et nous nous y installons, l'oreille tendue pour tenter de saisir quelques bribes de conversations.

- Ah, cette musique ! maugrée-je. Impossible de rien entendre.

Mais le rythme lancinant du tambourin s'est soudain essoufflé et le temps qu'il reprenne sa respiration, j'ai pu percevoir quelques mots. Quelques mots qui m'ont figé sur place.

- ... la maison de Jean ?

- Sur le Bosphore, près du port impérial. Mais son fils pourrait bien mettre le nez dans nos affaires. Non, nous devons...

La suite s'est perdu dans les appels aigus de la flûte. J'ai échangé un regard appuyé avec Nicéphore pour s'assurer qu'il avait entendu, lui aussi.

- Le général... Il connaît mon père. Il me connaît, j'en étais sûr ! Si seulement on pouvait entendre la suite. Eux savent certainement où il se trouve.

- Ne bouge pas, dit Nicéphore en se levant.

Je le vois parlementer avec l'un des serviteurs. Des nomisma brillent dans sa main. Puis il passe près de moi, tablier autour des reins et plateau dans le creux du bras, cligne de l'œil et écarte la tenture.

Un temps terriblement long s'écoule. La danseuse passe entre les tables, distribuant des sourires et ramassant des pièces, au son d'une musique continue. J'entends parfois des mots hachés provenir de la tenture, il me semble clairement avoir entendu le nom de Justinien. Mais où Nicéphore a-t-il pu bien se fourrer ?

La danseuse me fait une vilaine grimace lorsque je lui montre mes mains vides. La musique du tambourin devient tellement lancinante qu'elle semble jouer à l'intérieur de ma tête.

Soudain la tenture s'écarte et Nicéphore apparaît, triomphant, une montagne de bouteilles poussiéreuses sur son plateau. Il s'assoit, me lance une oeillade qui pétille dans la pénombre et entreprend de fourrer ses bouteilles sous la table.

- Alors ? finis-je par demander, à bout de patience.

- Alors dans la pièce où se trouve ton général et ses amis se trouve la porte qui mène au cellier. J'y ai glané ces cadavres empoussiérés.

- Au diable le cellier ! Parle vite, je t'en prie, autrement tu vas oublier !

- Oublier ? Je peux te dire que je ne suis pas prêt d'oublier ce que je viens d'entendre ! Tu sais ce qu'ils préparent, les charmants amis de ton général Bélisaire ? Un complot ! Un complot contre l'empereur. Figure-toi qu'au moment où je me suis claquemuré dans mon cellier, l'un

d'eux faisait remarquer qu'ils n'auraient jamais le temps de faire enlever le représentant des verts Copronios avant les courses de demain matin.

- Copronios, celui qui a pris la parole hier en pleine hippodrome ?

- Exactement. Là, sous mes yeux, ou plutôt sous mon oreille, ils viennent de mettre au point tous les détails de l'enlèvement : demain matin aura lieu la cérémonie du salut dans la galerie de la Chalcé. Copronios s'y rendra pour venir saluer l'empereur et les gardes qui sont des hommes du général Bélisaire n'auront plus qu'à le cueillir, une fois l'empereur parti, pour l'enfermer dans un cachot du Stoudion.

- Attends, quel rapport entre le représentant des verts et le complot contre l'empereur ?

- Laisse moi finir. Après, l'un d'eux a dit que cet enlèvement ne servirait à rien car Justinien serait de toutes façons bientôt prêt à fuir, incapable d'endiguer l'émeute, mais le général a fait remarquer que Copronios était à la tête du peuple et qu'il serait facile de le manipuler pour lui faire transmettre des ordres.

- Et mon père dans tout cela ?

Nicéphore baisse les yeux et détache une toile d'araignée de sa tunique blanche.

- Ils n'en ont pas reparlé.

Je réfléchis un instant.

- Bon. Et qu'est-ce qu'on va faire, maintenant, dis-moi ?

Mais Nicéphore n'a pas le temps de me répondre car un bras a ouvert à moitié la tenture.

- ... demain, avant l'heure de midi, il se morfondra dans un cachot humide du Stoudion .

- Je vais prévenir nos amis, dit l'homme qui s'apprête à sortir. Nous nous retrouverons ensuite chez toi, Bélisaire ?

- Non pas chez moi, c'est trop risqué, mais dans cette demeure de mon serviteur que vous connaissez. Je ne vais pas tarder à m'y rendre.

L'homme a fait retomber la tenture et s'éloigne vers la sortie.

- Je m'occupe de celui-là, glissé-je à Nicéphore, toi, suis le général, on se retrouve à la mosaïque de l'aigle.

Sans attendre de réponse je m'élanche hors de l'auberge sur les pas de l'homme qui porte le vêtement des grands serviteurs du Palais Sacré. Il est certainement rentré au service de l'empereur pour avoir l'œil sur ses agissements, me dis-je en tâchant d'échapper aux mains avides des mendiants. Je songe à la conversation surprise par Nicéphore, à cet enlèvement projeté pour faire disparaître le représentant des verts, celui-là même qui a pris la parole hier pendant les courses. Il est sans doute le seul à pouvoir canaliser la colère du peuple et les hommes du général vont se servir de lui pour déchaîner la foule contre Justinien.

Une marche vive nous conduit à nouveau sur la Mésé, puis l'homme traverse le quartier des Perses, le quartier des potiers, le quartier des presseurs d'olive et je commence à ne plus sentir la plante de mes pieds.

Nous arrivons sur le grand marché aux épices et je crois comprendre où se rend mon bonhomme. Il traverse le marché odorant jusqu'à une large poterne.

Je ne m'étais pas trompé : le vaste bâtiment où l'homme vient de s'engouffrer n'est autre que le monastère du Stoudion.

La lourde porte s'est refermée. Ainsi donc, les amis du général Bélisaire et de ses comparses que le serviteur allait rejoindre se trouvent dans l'enceinte du monastère. La phrase surprise tantôt me revient à l'esprit : " demain avant midi, il se morfondra dans un cachot humide du Stoudion. "

Je regarde les remparts ventrus aux murs élevés, les fondations solides sous lesquelles doivent courir des dédales de couloir, je songe aux prisonniers qui y sont retenus, comme le sera Copronios demain. Un long tremblement me parcourt : mon père est peut être déjà l'un d'eux.

A SUIVRE...

Olga Lossky

e-courrier des lecteurs

*Bonjour à tous,
je vous envoie juste un petit message pour vous remercier de votre travail pour le journal "La chameau et le chas" que j'ai beaucoup apprécié, et je ne suis pas la seule. il m'a beaucoup apporté .
Je suppose que vous avez dû donner pas mal de votre temps et je vous en remercie personnellement, parce que c'est de très bonne qualité.
Je tenais à vous le dire,
bon courage pour la suite
Clémentine.*

Ecrivez-nous: secretariat@acer-mjo.org

Si vous avez raté le numéro 1, vous pouvez le télécharger sur notre site internet:
www.acer-mjo.org, rubrique "biblio et liens"

Remarque importante: Ce journal est diffusé par l'ACER-MJO mais est destiné aux jeunes orthodoxes dans leur ensemble, qu'ils connaissent ou non notre mouvement. Merci de nous envoyer les coordonnées électroniques de toute personne potentiellement intéressée qui ne serait pas dans notre fichier. Si vous souhaitez rejoindre notre équipe de rédaction, écrivez-nous.

Participation à ce numéro: Marie Victoroff, Michel Sollogoub, Olga Lossky, Daniel Lossky, Marie Sollogoub, Raphaël Rehbinder, Cyrille Sollogoub, Lydia Obolensky-d'Aloisio, Lucile Chveder, Basile Arkhipoff.